

15^{me} Année
TOUS LES
JEUDIS

LA REVUE DE L'ÉCRAN

N° 467 B
29 Janvier 1942
2 francs



MADELEINE SOLOGNE évoque, dans LES HOMMES SANS PEUR, l'époque " où l'on connaissait la Douceur de Vivre ".



SILHOUETTES.

EDMOND AUDRAN

Audran est un nom que tout le monde connaît, car il reste attaché aux opérettes comme *La Mascotte*, *Miss Helyett* et *Le Grand Mogol*. Mais ce n'est pas du compositeur que nous voulons vous entretenir aujourd'hui, c'est de son petit-fils...

Il s'appelle aussi Edmond Audran, il fait partie de ce que l'on appelle généralement le « milieu artiste », mais au lieu de

Remis du malaise qui l'obligea, la semaine précédente, à différer en dernière minute sa visite, Francis Carco fut donc la vedette de notre réception de samedi.

Nous avons dit récemment à quels titres (*Prisons de femmes* étant le plus illustre) le cinéma pouvait revendiquer Francis Carco. Avec lui, le débat s'éleva bientôt très au-dessus du ton des habituelles interviewes, il y eût réellement discussion, et nous fûmes vraiment dans la note Ciné-Club ou tout au moins dans l'esprit qui nous inspira lorsque nous le créâmes.

Francis Carco n'aime pas le cinéma, il y va peu et, en tant qu'auteur, ses contacts avec les éléments industriels de cet art ne lui ont guère donné que des mécomptes. La discussion révèle chez lui un goût assez vif du paradoxe, le désir de « jouer le jeu » dans ce débat avec des cinéphiles, et aussi — qu'il nous excuse ! — la marque d'une génération qui, née avant le cinéma, puise dans sa formation culturelle, et dans la définition des autres arts — émanation de l'individu — les raisons de refuser ce titre au cinéma, art collectif avant tout, obligatoirement édifié sur des bases industrielles. Sur ce dernier point, du reste l'auteur de *L'Homme traqué* et de *Nostalgie de Paris*, voulut bien être d'accord avec nous, avec cette ironie dépourvue d'amertume qui lui donne tant de charme. Et il nous quitta, faisant aux mains des chasseurs d'autographes de petits croquis qui firent leur joie.

Cette réception fut précédée d'une réunion, annoncée un peu hâtivement par convocation, et qui avait pour but de mettre au point certaines questions concernant l'activité du Club.

Une nouvelle réunion de travail aura lieu :

SAMEDI 31 JANVIER, à 16 h. 30.

Présence indispensable des membres de la Commission d'action. Les membres actifs qui auraient des suggestions à apporter ou des responsabilités à prendre, pourront y assister. Le présent avis tient lieu de convocation.



A 18 heures : RECEPTION-SURPRISE, selon la formule habituelle.

Les demandes d'adhésion sont reçues en notre local, 45, rue Sainte au cours des permanences qui se tiennent tous les jours de 18 h. à 19 h. 30, ainsi qu'aux bureaux de *La Revue de l'Ecran*, 43, Boulevard de la Madeleine.

Rappelons que l'adhésion, acceptée par le comité directeur du Club, comporte un droit d'entrée de 20 francs, et une cotisation de 10 francs par mois (réduite à 5 frs pour les abonnés à *La Revue*) payable par trimestre et d'avance.

composer et de chanter, il danse et joue parfois la comédie. C'est un grand garçon bien sympathique que ce danseur qui a parcouru le monde entier et qui, aujourd'hui, est premier danseur de l'Opéra de Marseille. Ses parents voyageaient beaucoup et c'est vraiment un pur hasard qu'Edmond Audran soit né à Paris. Avec ses parents il courut le monde, puis, à l'âge de 14 ans, il revint s'installer en France. Chose curieuse c'est un professeur français qui lui donna des leçons de danse pour le faire entrer dans les « Ballets Russes » où il resta plus de deux ans. En 1936 il s'embarqua pour l'Amérique du Sud où il fut vedette du célèbre théâtre Colón à Buenos-Ayres. C'est en Argentine qu'il fit du cinéma, interprétant plusieurs rôles de danseurs et de français.

De retour en France pour accomplir son service militaire, Audran fut blessé sur le front de Belgique, évacué, puis démobilisé à Toulouse. Après l'armistice, il dansa avec Serge Lifar sur des vers de Baudelaire. Et enfin, Paul Bastide qui avait dirigé toutes les œuvres de son grand-père, l'engagea comme premier danseur à l'Opéra de Marseille. Il vient d'y remporter un vif succès dans le fameux *Bolero*, de Ravel.

Edmond Audran, ancien artiste des films sud-américains, mérite que les cinéastes français s'occupent un peu de lui.

F.

LA REVUE DE L'ECRAN

43, Boulevard de la Madeleine
Tél. : National 26-82
MARSEILLE

Directeurs : A. de MASINI et C. SARNETTE
Rédacteur en Chef : Charles FORD.
Secrétaire général : R.-M. ARLAUD.

Abonnements :

France : 1 an : 65 frs, 6 mois : 35 frs.
Suisse : 27 Kanonengasse, Bâle, et 25, rue du Kursaal, Montreux :
1 an : 10 frs suisses, 6 mois : 6 frs ;
le numéro : 30 centimes.

Etranger U. P. :
1 an : 130 frs, 6 mois : 75 frs.

Autres pays :
1 an : 160 frs, 6 mois : 85 frs.

43, bd de la Madeleine, Marseille
(Chèques Postaux : A. de MASINI,
C. C. 466-62)

UN CINÉMA
POUR LES ENFANTS

par

JEAN DEVAU



Les quatre filles du Docteur Marsh, etc. films dont la réussite commerciale a eu à la base l'attraction qu'ils ont exercée sur les gosses.

Quelle que soit l'organisation future du cinéma en France, les autorités ne verront jamais d'un mauvais œil l'orientation dans ce sens d'une partie de la production. Une indication est donnée à ce sujet par la réglementation qui prévoit la division des films en œuvres pouvant ou ne pouvant pas être vues par les enfants de moins de 16 ans. En Suisse, si un film ne comporte pas l'indication « pouvant être vu par les enfants », il est automatiquement interdit aux adolescents qui n'ont pas atteint cet âge.

Il ne manque pas, d'une part, dans la littérature française enfantine d'œuvres pouvant donner lieu à des films qui s'adresseraient en même temps et au même titre, au public normal, ni dans les œuvres littéraires

Personne n'a jamais pensé, en France, à un cinéma pour les enfants.

Il faut s'entendre sur ce terme et ne pas penser à des films de clowns ou à des adaptations du genre Western, à des histoires exclusivement de pirates, de flibustiers ou policières, etc.



Il n'est pas indispensable que le cinéma pour enfants soit extrait de littérature enfantine : *Deanna Durbin*, vedette pour les enfants...

Cette carence est celle de films normaux, sains, pour les enfants que l'organisation future du pays cherche à éduquer sainement.

Il ne s'agit pas de films uniquement réservés aux enfants, ce qui sortirait du domaine commercial pour retomber dans celui de la pédagogie et de la propagande pure. Il s'agit de films pouvant rallier, en plus du public normal, le « marché enfants ».

Ce problème, d'importance relative il est vrai, mais non négligeable, a toujours été présent à l'esprit des producteurs américains. Rien de comparable, non seulement en France, mais dans le monde entier, à *Shirley Temple*, *Jackie Coogan*, *Freddie Bartholomew*, *Baby Peggy*, *Judy Garland*, *Deanna Durbin*, *Dickie Moore*, *Mickey Rooney* et à tant d'autres « vedettes pour enfants ».

Et l'on ne peut pas oublier : *Les aventures de Tom Sawyer*, *David Copperfield*, *Le petit Lord Fauntleroy*, *Capitaines Courageux*, *L'Île au Trésor*, *Jeunes Femmes*,

...ne manque pas d'intéresser les « grands »

pour « grands » et chez nos auteurs actuels de nombreuses possibilités de films qui s'adresseraient à la fois aux grandes personnes et aux enfants.

Et il ne serait pas non plus difficile d'imposer aux enfants français une *Shirley Temple* ou un *Mickey Rooney* de leur pays.



Les partenaires changent, mais « lui » reste, de plus en plus « homme fatal », c'est P. R. Willm dans *Les Jours heureux*.

LA FIN TRAGIQUE DE CAROLE LOMBARD

Elle était marquée par un destin sinistre...

L'autre jour, après un réjouissant ragoût de navets, j'avais rejoint mon bureau. Me balançant sur mon fauteuil, j'y digérais modestement en lisant « Mickey », les pieds sur le foyer anémique d'un poêle minuscule. Quand un confrère bien intentionné me glissa sous le nez une feuille toute fraîche sortie du « printing » :

« Los-Angeles, 18 janvier. — Carole Lombard a péri dans un accident qui... »

Mal réveillé de mon euphorie relative je faillis choir. Je me trouvais dans l'état de l'astronome qui assiste installé à l'oculaire de son grand équatorial à l'embrace-ment cosmique d'une « nova ».

Quoi, Carole Lombard, l'inoubliable « Joyeuse suicidée » était morte ?

On a beau avoir vécu — de trop près pour mon compte et mon goût personnels — une époque où la mort subite par perforation, écrabouillement, crémation, noyade ou tous autres moyens également agréables est effroyablement banale, la disparition tragique de Carole Lombard ne peut laisser indifférent.

Elle était marquée par un destin sinistre. Il y a quelques années elle n'avait déjà échappé que de peu à un terrible accident d'automobile. Une longue cicatrice pâle du côté droit du visage lui en était restée. L'art du coiffeur d'abord et celui du maquilleur et du photographe aussi l'ont toujours dissimulée aux admirateurs de la grande comédienne qu'elle était. Plus récemment des soins assidus de chirurgie esthétique et de



beauté parvinrent même à effacer presque complètement la trace de cette blessure. Maintenant l'étoile s'est éteinte avec les flammes de l'avion abattu dans la neige des hautes sierras californiennes.

Elle était née June Peters, et comme beaucoup des plus ravissantes stars du firmament cinématographique, elle avait fait ses débuts dans les fameuses comédies de Mack Sennett. « *Bathing beauty* » elle se distingua vite de ses consœurs par une fantaisie étonnante et des dons de comédienne fine et spontanée.

Elle fut l'épouse du charmant William Powell et avec lui, créa une des plus délicieuses comédies loufoques de l'écran *My man Godfrey*. Cependant c'est dans *La joyeuse suicidée* qu'elle atteignit, en compagnie de Fredric March l'apogée de son talent. Son dernier film de fantaisie fut *Le lien sacré* où Jimmy Stewart se révélait.

Elle était trop brusque d'allures et trop libre de paroles pour que son union avec l'élégant et mesuré William Powell put se terminer autrement que par une séparation. Carole, gaie, vive, tendre, trouva dans Clark Gable le compagnon de son cœur.

Cependant si le changement presque contradictoire entre deux hommes aussi dissemblables, situés presque aux deux pôles de l'épave masculine, lui apporta un mariage heu-

Elle ne fut pas toujours fantaisiste débridée. Elle voulut et sut être dramatique, au chevet de Cary Grant



...Par contre, le grave Fredric March ne lui inspirait aucune mélancolie.

reux, il parut aussi lui faire perdre une grande partie de sa fantasque drôlerie. Les films qui suivirent furent moins bien et moins remarquables. *L'Autre* en est un exemple, malgré la présence de Cary Grant.

Tout récemment dans son dernier film dont nous ayons eu des nouvelles de ce côté de la mare aux harengs, elle tenta de revenir à l'aimable loufoquerie sous la direction du metteur en scène anglais Alfred Hitchcock. En face de Robert Montgomery dans les querelles d'amoureux du couple amusant *Mr. and Mrs. Smith* elle avait dit-on retrouvé son meilleur comique. Mais le film fut jugé diversément : on a trouvé qu'Hitchcock, vétéran du mélodrame, réussissait moins bien la farce.

Elle et Clark formaient depuis trois ans un couple très uni, vivant loin des exagérations d'une tapageuse publicité. On les voyait souvent ensemble : il était plein d'attentions pour elle, elle était aux petits soins pour lui. Ils se prêtaient de bonne grâce aux exigences des photographes et des reporters mais essayaient de les éviter le plus possible, ce qui n'était guère facile.

Clark Gable qui a atteint une athlétique quarantaine dut néanmoins aller consulter, il y a quelques mois au Johns Hopkins Hospital de Baltimore. Il y avait quelque chose qui n'allait pas dans une de ses larges épaules. Quand il arriva, au bras de sa tendre épouse, à la porte du fameux hôpital, les reporters étaient là, guettant cette image. « Je ne me sens pas bien, leur dit-il, faites vite ». Nos confrères s'excusèrent et furent remerciés par un joli sourire de la blonde Carole. Le lendemain, les journaux apprirent au pays que les dentistes avaient découvert qu'une molaire infectée était à la racine de tout le mal.

Cette surveillance n'allait pas sans quelque indiscretion. L'acteur aux grandes oreilles et au menton à fossette était depuis peu « Pappy » et appelait gentiment Carole « Ma » quand, il n'y a, hélas pas très

GUIGNOL devant la caméra

Guignol va devenir une vedette de l'écran. Après tout, c'est bien son tour. Guignol a cent trente ans. Il ne les paraît pas. Il est toujours vif, impétueux et charmant.

Il naquit en 1808, à Lyon. Il sortit tout beau de l'imagination du « saltimbanque » Laurent Mourguet (c'est ainsi qu'il est qualifié sur son acte de décès), bonimenteur pour arracheur de dents et montreur de marionnettes italiennes.

Laurent Mourguet créa un type. Et quel type ! Il avait, dans le vieux quartier de Gourguillon à Lyon, un voisin blagueur, rouspéteur et bon garçon, du nom de Jean Chignol. C'est à ce Chignol lui-même, sans doute, que Laurent Mourguet emprunta les principales caractéristiques de son premier héros.

D'autres personnages, peu à peu, rejoignirent Guignol sur le petit théâtre, le « Castelet » où Mourguet monta ses premiers canevas. Ce fut d'abord Madelon, la femme quelque peu acariâtre de Guignol, puis M. Canezou, son intraitable « propriétaire ».

Les démêlés de Guignol et de son propriétaire sont un des éléments essentiels du comique de Laurent Mourguet.

Ce qui démontre que malgré le succès, Mourguet mena la vie de bohème. Au cours d'une existence aventureuse, montant ses tréteaux dans les cafés du vieux Lyon où le Beaujolais coulait d'abondance, suivre l'itinéraire de Mourguet, c'est une véritable et pittoresque promenade dans le vieux Lyon.

Nous l'avons tentée.

De nouveaux personnages, en cours de route, vinrent s'ajouter aux vedettes de la première heure. Le plus fameux d'entre eux est Gnafron. C'est un cordonnier du vieux quartier des « Canuts », de la Croix Rousse, un « regrolleur », un « gnaf », d'où son nom Gnafron.

Franc luron et franc buveur, Gnafron est le compère de Guignol dans sa lutte ouverte contre les injustices, contre les méchants. Car il y a, chez Guignol, quelque chose de Don Quichotte et quelque chose de Figaro.

L'arme favorite de Guignol pour redresser les torts est le coup de trique derrière la tête...

On demeure confondu de l'extraordinaire carrière de Guignol et de son compère Gnafron, celui-ci plus spécifiquement lyonnais et auquel les vigneron de Beaujeu ont élevé un cocasse monument.

Laurent Mourguet, aussi, a le sien, dans le cœur du vieux Lyon, place du Doyenné, à deux pas de la rue Mourguet.

Il a aussi son théâtre, demeuré, puis parti et enfin revenu dans la famille et que dirige aujourd'hui à Lyon son arrière-petit gendre, M. Ernest Neichthausser.

Le théâtre Guignol de Lyon est un modèle de l'état artisanal. Les frères Neichthausser (Pierre est l'admirable interprète de Guignol tandis que Ernest joue Gnafron) et leur famille, sont tour à tour directeurs, comédiens, metteurs en scène, sculpteurs de poupées, peintres de figures et de décors, habilleurs, caissière et barman.

Cela nous avons essayé de le montrer comme nous avons essayé de rendre saisissable la virtuosité de la technique de jeu de la marionnette à gaine.

Chez Guignol, depuis Pierre Rousset, le répertoire s'est agrandi. Pierre Rousset, en effet eut l'idée, vers la fin du 19^e siècle, d'utiliser les « artistes » de la troupe de Mourguet pour jouer des parodies guignolesques de tous les chefs-d'œuvre du répertoire dramatique et lyrique.

Bien entendu, nous avons fait leur place dans ce film à l'œuvre de Laurent Mourguet, artiste, artisan et écrivain de génie, sorte de Shakespeare en miniature, qui écrivit plus de vingt pièces aujourd'hui dites « classiques ».

Les spectateurs de Guignol, *Marionnette de France* verront, de la ville et aussi, bien entendu, de la coulisse, deux fragments du théâtre original traditionnel de Mourguet, le *Déménagement de Guignol* et *Chantera, Chantera pas*.

Mais, Guignol ayant évolué avec son temps, ils verront aussi le célèbre *Quadrille des cloches* vieux de cinquante ans et dont l'exécution dans la coulisse par les artistes dansant en même temps que les pupées qu'ils animent est si crignale, et, tout récent, le défilé de la faune ahurissante de *Blanche-Neige*, une triomphale création de fraîche date.

Marcel Granher et Jacques Chabannes (quel dommage qu'il ne nous ait pas envoyés cette photo à temps pour « Tennis-barbe ») les auteurs, Maurice Cammage, réalisateur et Coreaud, l'opérateur, regardent Gnafron le bailli, M. Canezou et Guignol dans le « Castelet ». Au fond le buste de Laurent Mourguet.



Enfin et surtout, vous verrez un important fragment d'une « grande parodie ». Il a fallu choisir entre des centaines de pièces, depuis *L'Africaine* jusqu'à *Gnafron curé chez les riches*, en passant par *Manon*, *Carmen*, *Phi-Phi* et *Dédé*. Le théâtre Mourguet est riche de 1.500 poupées et de 20.000 costumes.

C'est *Faust*, d'un humour condensé et visuel que nous avons choisi. Vous verrez la tentation de Marguerite, la chanson à boire de Gnafron-Méphistophélès, la scène de l'Eglise, la nuit de Walpurgis, avec un surprenant ballet classique en tutus (les danseuses sont manœuvrées selon un procédé d'une ingéniosité simple et sensationnelle), et, enfin, l'acte de la prison !

Tel sera ce film que Fernandel, notre cher Fernandel, a bien voulu présenter à l'écran, respectueux d'une tradition qui veut que celui qui fait rire, qu'il ait l'accent lyonnais ou marseillais, soit un peu Guignol... Il l'a fait avec esprit et pitié. Il a aussi montré une grande virtuosité de manœuvre de marionnettes... un talent inédit, on en conviendra !

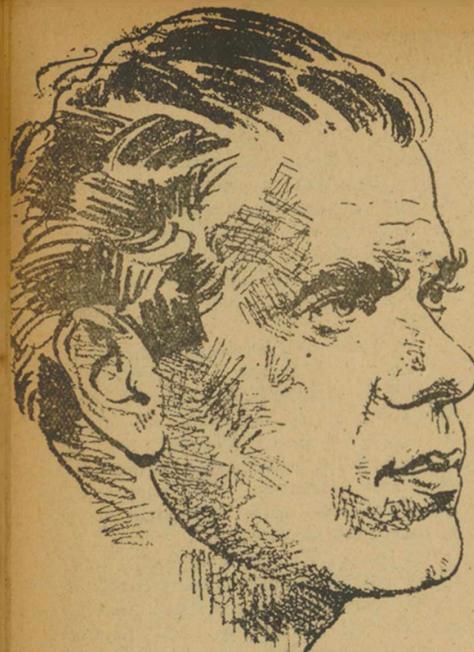
Maurice Cammage a réalisé le scénario que j'ai eu le plaisir d'écrire en collaboration avec Marcel Granher, le grand humoriste lyonnais, auteur de 5 *de campagne* et de tant de livres savoureux.

Certes, Laurent Mourguet et son fils Guignol seraient fort étonnés de se voir à l'écran ! Mais après tout, pas plus que de se voir immortalisés dans la pierre sur une place publique.

C'est justice, en dehors d'un film que nous espérons amusant et pittoresque, que le cinéma serve la gloire d'un représentant mal connu hors de sa patrie, de la grande lignée du rire français, issue de Rabelais, et qui, passant par Molière et Beaumarchais, fut toujours frondeur, irrespectueux et vengeur, jusqu'à Courteline, en attendant le prochain grand comique de chez nous.

Le même et authentique accent se retrouve en effet, dans certaines répliques du théâtre pour marionnettes de Mourguet qui fait que l'esprit français ne peut pas, quoi qu'il arrive, perdre son droit de rire pour éviter de pleurer.

Jacques CHABANNES.



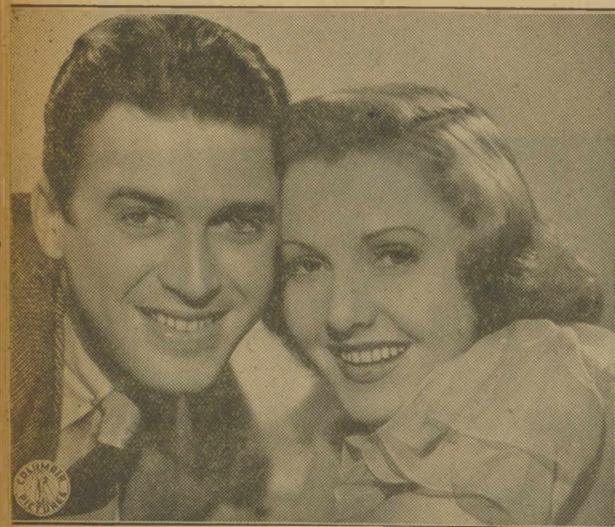
Frank Capra vu par un dessinateur américain

Il n'est personne qui puisse oublier les trois merveilleux films qui ont nom : *L'ex-travagant M. Deeds*, *Les horizons perdus* et *Vous ne l'emporterez pas avec vous*.

Et tout véritable connaisseur en peut citer le réalisateur : Frank Capra, dont le style, très particulier, est devenu à ce point classique qu'il n'est pas rare d'entendre dire de telle ou telle autre page cinématographique où se retrouve la marque de cette griffe prestigieuse : « C'est du Frank Capra. »

Aussi bien est-ce là la marque du talent, et, comme écrivait Baudelaire : « Ce qu'il faut, c'est créer un poncif... »

Mais ce qu'on sait moins c'est à qui cette réussite doit sa fécondation et son ferment secret : Bob Riskin, scénariste attiré de



Le couple James Stewart-Jean Arthur, création de l'équipe Capra Riskin.

Frank Capra, est à peu près inconnu du public, et pourtant sans lui, sans l'insidieuse et tecte-puissante c'connance qu'il a su imposer à l'inspiration parfois tumultueuse de Capra, la plupart des intentions de celui-ci risqueraient de manquer leur but. Alors que grâce à lui, grâce à l'étrange faculté qui est celle de Riskin de rendre infaillibles les effets les plus hasardeux, Capra ne risque jamais plus l'insuccès auquel le désignerait parfois une propension un peu abusive au nébuleux et au métaphysique.

Ce surprenant et prestigieux tandem, cette paire aux as, qui se mue parfois en bre-lan lorsqu'un homme comme Gary Cooper se joint à eux, comme c'a été le cas pour *Meet John Doe*, leur dernier film dont ils étaient à la fois les réalisateurs et les producteurs, cette redoutable association de maîtres satiristes a son histoire.

Curieux garçon que Bob Riskin. Mais toute vocation demande à mûrir, et nul talent ne se révèle en un jour. Nous commencerons par le commencement.

En 1913, un certain Joe Golden est amoureux d'une certaine Trixie Friganzia.

Joe est « roi » de quelque chose dans le textile. Trixie (que l'on vit à l'écran) est la demi-mondaine à la mode.

Joe est un fameux jongleur de chiffres, mais un piètre faiseur de madrigaux. Son secrétaire particulier, par contre, taquine volontiers la muse, ce dont Joe s'aperçoit un jour par hasard. « Un homme capable, se dit-il, d'écrire des lignes de longueurs inégales, ne peut être qu'un génie. »

En foi de quoi il enjoint au dit secrétaire de rédiger séance tenante une lettre à l'intention de la capiteuse Trixie, dont la « fringance » l'a ensorcelé.

Simplet pour lui demander sa main, entre un bilan et une augmentation de capital. La belle Trixie ne daigna jamais ré-

Robert Riskin

L'inséparable de Frank Capra



pondre et Joe, de même que les Pharaons mettaient à mort les porteurs de mauvais nouvelles, mit à la porte son secrétaire qu'il rendait responsable de son infortune.

Le secrétaire s'appelait Robert Riskin. Ce fut son premier échec dans la vie. Mais ce fut aussi le seul.

Il n'en fallut pas moins de longues années pour que ce nom : Robert Riskin eut les honneurs de l'affichage en lumière froide au fronton des salles obscures.

Car derrière cette gloire, comme derrière toutes les réussites authentiques, il y a non seulement talent, mais obstination, amères privations éprouvées de toutes sortes surmontées grâce à un indomptable courage, jamais entamé.

Bob Riskin a 44 ans. Il y a cinq ans à peine qu'il est connu.

Scit trente-neuf ans d'apprentissage de la vie. C'est un joli bail, même pour un succès comme le sien.

Trente-neuf ans d'apprentissage de la vie et vingt-huit ans d'apprentissage tout court, car dès l'âge de onze ans, Bob « resquillait » dans les petits théâtres de quartier pour noter toutes les plaisanteries, tous les jeux de mots, tous les « gags » que pouvaient inventer les comiques populaires.

Mais la constitution de ce fichier professionnel à la richesse duquel Riskin doit de posséder le plus merveilleux assortiment d'idées comiques, nécessitait une rapidité d'écriture supérieure à celle dont était doué cet enfant et ce si précoce technicien.

Alors, entendant parler de la sténographie Pittman, Bob Riskin n'a de cesse qu'il n'en ait acheté la méthode.

Rassembler la somme nécessaire réclama de sa part un labeur assidu de plusieurs semaines comme crieur de journaux. Après quoi, en possession du précieux petit bouquin il se mit d'arrache-pied à l'étude. Encore quelques semaines, et il était en mesure de noter sur le vif les traits les plus rapides que

lui fournissaient à foison les baladins de vingtième ordre.

Etonnante faculté de prévision, de préméditation, pourrait-on dire, chez un enfant de onze ans, décidé à forcer le destin par tous les moyens, et dont l'entêtement aboutira un jour à l'une des plus authentiques réussites connues dans la spécialité.

De l'entêtement, il lui en a fallu, puisque le succès ne devait lui venir que plus de 25 ans plus tard. Et c'est en cela que la carrière de Riskin demeure un exemple hors de pair.

Ce fichier comique de son enfance, Riskin l'emploie toujours. Il a coutume de dire : « Un petit coup de plumeau et un petit coup de vernis par-ci, par-là et ce sont toujours les mêmes gags de ce temps là qui me servent aujourd'hui. » Car il ne s'en cache pas, ce que seraient tentés de faire des confrères moins scrupuleux.

Toutefois, les notes sténographiées qu'il prenait ainsi au hasard des spectacles de son quartier, il lui fallait les transcrire en clair.

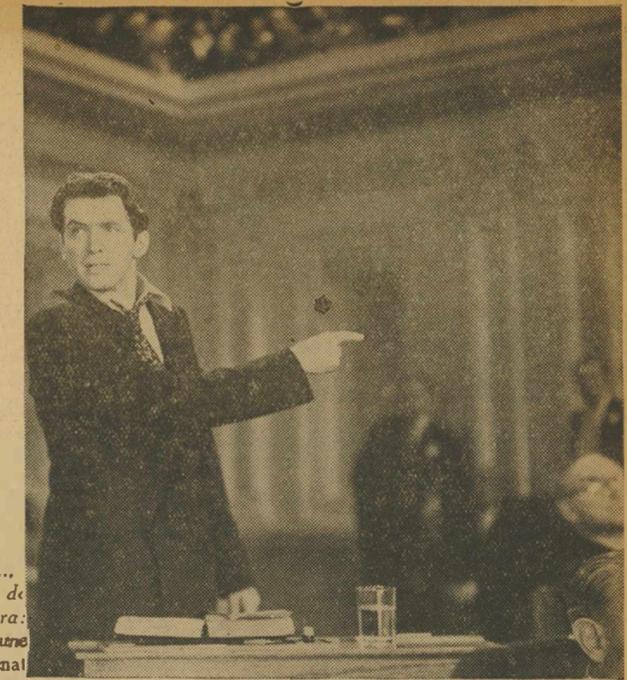
Qu'à cela ne tienne : il apprendra la dactylographie. Et pour ce faire, il se remet à crier les journaux, en cachette de son père, éternel chômeur, économise 3 dollars qu'il dissimule à la comptabilité familiale, et loue pour un mois une machine à écrire.

Et en quinze jours, pas un de plus, pas un de moins, il se rend maître du clavier.

Riskin gagne sa vie depuis sa sortie de l'école primaire. Petits stages jamais très longs dans des emplois fastidieux, sous la férule de petits patrons médiocres qui ne savent pas voir chez un grand garçon à l'expression si précocement grave, les marques de la fantaisie, du talent et de la vaillance.

Bref et tumultueux passage au service de M. Joe Golden, l'amoureux éconduit de la ravissante Trixie Friganzia.

Et enfin, aux environs de vingt ans, entrée triomphale dans le séduisant commerce de la chemise pour homme.



Mr. Smith accuse... Un des sommets de l'œuvre de Frank Capra: le discours à la tribune dans Mr Smith au Sénat avec James Stewart.

La vie, cette fois, aura-t-elle raison d'une vocation, et Riskin le fantaisiste et le pré-somptueux, va-t-il enfin comprendre les nécessités de l'existence et abandonner ses absurdes ambitions pour enfin devenir le parfait chef de rayon que l'on s'attend à trouver en lui ? Pas le moins du monde. Et si absurde que cela puisse paraître, c'est grâce à la chemiserie pour hommes qu'il va trouver sa chance.

Grâce aussi à un patron moins borné que les précédents.

Celui-ci a reconnu les étonnantes qualités de son employé. Un jour il le fait appeler et lui dit :

« Quelques uns de mes amis et moi-même avons investi un certain capital dans une affaire de comédies filmées. Je sais que vous êtes un boute-en-train. Vous y collaborerez. Allez-y de bon cœur, et montrez ce que vous savez faire... »

Riskin cette fois, tient la chance. Il ne la gâchera pas. Et pourtant cela va réclamer de sa part un « estomac » dont peu de gens seraient capables.

Quatre comédies avaient déjà été tournées par les soins des Productions Lasky, aux frais de son patron le chemisier. Une première projection en est faite à laquelle assiste Riskin.

C'est un jeune homme effacé, à la voix encore incertaine, mais au regard aigu et difficile à impressionner. Le dédain de tous les gros personnages qui l'entourent lui importe peu. Il s'installe commodément tout au fond de la salle et attend.

Et bientôt la triste vérité se fait jour : les quatre courts métrages en question sont d'impardonnables « navets ». Toutefois per-

sonne ne bronche. On ne sait si c'est apathie, respect humain ou courtoisie, mais aucun de ces messieurs dont c'est pourtant l'argent qui s'est envolé en kilomètres de pellicule inutilisable — aucun de ces grands enfants, anesthésiés par la fierté naïve d'avoir pris pied dans le monde interdit du cinéma n'ose élever la voix. Et l'hypocrisie aidant, tout le monde va même jusqu'à s'accorder pour vanter les mérites de ces petites inepties. Tout à coup, du fond de la salle, une petite voix de fausset, cinglante, agressive, se met en branle, à l'indignation générale.

(Suite page 10)

Vous ne l'emporterez pas avec vous, étape de la collaboration Capra-Riskin





Jean Murat, qui fut un des premiers jeunes premiers du « parlant » et maintenant le Dr. Belcour, « patron » des jeunes Hommes sans peur.

Depuis qu'il existe, le cinéma eut ses favoris. Du reste, selon la règle, ceux-ci changent — et ont changé — selon l'air du temps. Tous ces favoris pourraient maintenant former une assez longue cohorte : il y eut les gens « bien » avec leurs beaux domaines, leurs chasses et leurs salons (tout au moins tels qu'ils existaient dans l'imagination des metteurs en scène), il y eut les Indiens et les cow-boys, puis les paysans et les ouvriers, gens du labeur pénible ; la vie brutale, puis les marins et les soldats (parmi ceux-ci les légionnaires connurent une particulière et longue faveur, quoique les marins avec leurs bordées...); enfin, de temps à autre, mais de façon beaucoup plus passagère : les étudiants, le milieu artistique et sa bohème.

Avec des crises et des toquades pour l'un ou l'autre de ces milieux, le cinéma s'est senti partout chez lui, ce qui fait dire froidement à certains que « la caméra a fait le tour de l'humain ». Petit tour en vérité !



Un peu comiques et toujours attendrissantes, les images du « bon vieux temps ».

LA SAUVAGE AVENTURE DES HOMMES SANS PEUR

Il est pourtant bien des sujets que le cinéma n'a pas osé aborder. « Oser » est peut-être un bien grand mot, il faudrait dire plus simplement : n'a pas pensé. Il y a notamment les milieux de la science... Oh certes ! on va se récrier, citer des titres. En effet il n'y a pas eu ignorance complète et chacun des trois grands pays producteurs a tenu à faire au moins une fois la glorification d'un grand savant... Cela ne paie pas à la science, sa dime. Par la forme historique du sujet, la grandeur et la célébrité du personnage central, ces films, dans un certain sens, s'éloignaient de nous et s'ils parvenaient à nous toucher — l'un d'eux surtout — c'était par la perfection admirable d'un monument à la gloire d'un homme de science.

Par contre, Yvan Noé semble innover lorsqu'il s'approche de ceux qu'il appelle : les hommes sans peur. *Les hommes sans peur* couvrent de noms imaginaires des hommes de science comme il en est des centaines : « de grands bonshommes » qui ne sont ni célèbres, ni barbus, ni même vieux (car pour devenir un vieux savant, il faut être un jeune savant passionné). Il s'agit en somme, de la bohème scientifique avec tout ce que la bohème peut comporter de passion, d'exclusivisme, d'enthousiasme et d'étrange insouciance. N'est-ce pas attitude de bohème que celle de ces jeunes hommes et de leur maître qui se lancent avec fougue dans la

nouvelle découverte de Roentgen, manient avec une juvénile imprudence ce rayon X dont le peu qu'ils connaissent devrait les mettre en garde contre tout ce qu'ils ignorent. Parmi ces êtres, la radiothermite fait des ravages terribles, les réduit à l'état d'infirmes



Est-ce vocation ? ou hasard ? mais Claude Dauphin semble depuis quelque temps voué aux rôles de médecins et d'homme de science... Un de plus avec les Hommes sans peur.

précoces, brise leur vie, balaie leurs amours mais n'atteint pas leur foi... c'est la bohème tant dans son pittoresque que dans sa tragédie ; toutes les bohèmes ont, lorsqu'on veut bien les regarder, un côté tragique.

Tout cela, avec une pointe de pittoresque historique, un parfum de bon vieux temps — déjà — donne aux *Hommes sans peur* un préjugé favorable. Nul doute d'ailleurs qu'après un succès, l'œuvre d'Yvan Noé ne provoque une progéniture et que d'ici quelques mois les hommes de science et leurs amours (qui ne sont pas toutes scientifiques) ne comptent parmi les favoris..

Mais aujourd'hui, en ce début d'an 42, tel n'est pas encore le cas !

M. ROD.

LA CRITIQUE

LE CROISEUR SÉBASTOPOL.

La mémoire cinématographique étant chose fragile, il est bien des gens, même parmi ceux que l'on dit bien informés, qui attribuent à ce film une origine ancienne et soviétique. Evidemment, on n'en est pas à un bateau près...

En tout cas, les premiers mètres du film de Karel Anton éclaireront leur lanterne, le *Croiseur Sébastopol* est une œuvre de propagande violente ; les effets y sont appuyés. Cette histoire qui souvent ne manque pas de belles images n'évite pas, néanmoins le piège des films à thèse, il veut trop prouver et provoque même des remous dans sa déclaration finale.

Ceci mis à part, le *Croiseur Sébastopol* est une assez belle chose au rythme pesant et parfois impressionnant. L'interprétation en est solide avec Camilla Horn qui n'est pas une nouvelle venue, Théodère Looz qui silhouette un gouverneur dont la folie devient hallucinante dans sa monotonie et surtout dans son absence d'action. Karl John est un agréable jeune premier encore que Werner Hinz à qui est dévolu le personnage du traître ait autrement plus d'aire tant dans sa prestance que dans sa forte personnalité. Mais celui qui frappe, dont l'on se souviendra lorsqu'on aura oublié l'histoire, c'est Willi Schur, le petit inspecteur du comité central, bonnement cruel. Il fait penser à Peter Lorre dans ses premiers rôles.

Par ailleurs, le scénario assez simpliste se suit avec la facilité assez prenante d'un roman policier et Karel Anton n'a pas craint de le forcer par les effets visuels les plus outrés. Ce sont ceux qui portent le plus.

R. M. A.

CINQ MILLIONS EN QUÊTE D'HÉRITIER.

Les histoires d'héritages ont toujours fait la joie du public. Que d'aventures, de complications, d'imprévus, dans un testament « style cinéma ». Car il ne s'agit jamais de partager en trois ou quatre cousins plus ou moins éloignés, un mobilier cococo, comme cela arrive assez souvent dans la vie. Non, le défunt lègue toujours une somme fabuleuse. Mais, dame, il pose des conditions. Entre nous, c'est bien le moins.

Ici, l'héritier s'appelle Peter Pitt. Pour toucher les cinq millions, il doit prouver qu'il est heureux en ménage. Il lui faudra,

pour cela, amener sa femme à New-York et la présenter à un quatuor de barbes blanches, seul juge en la matière. Cela lui aurait été facile, si un spécialiste du racket et sa complice, ne l'avaient repéré. Je ne vous raconterai pas comment ils l'amèneront seul à New-York, comment un cousin de Pitt, Ecessais, averti de l'histoire, tente lui aussi d'avoir les cinq millions. Au surplus, vous avez déjà deviné qu'il n'y a aucune raison pour que cela finisse mal. Peter retrouvera sa femme, le gangster ira en prison (vive la morale), sa belle complice épousera le cousin qui aura droit à la moitié de l'héritage, don généreux de Peter qui, lui, n'est pas Ecossais.

Tout compte fait, le film vaut un peu plus qu'il n'y paraît. Le personnage de Pitt qui, par un raffinement du scénario, ressemble comme un frère à son cousin, permet à Heinz Ruhmann d'incarner deux types d'hommes tout à fait différents. On ne sait quel est le meilleur : de l'ahuri amoureux de sa femme ou de l'Ecossais vêtu comme il se doit de complets à grands carreaux.

Il y a certains truquages, comme la poursuite de Peter sur les gratte-ciels, qui donnent le vertige.

En général, cela ne manque ni de fantaisie, ni d'un rythme assez accentué. Mais la beauté authentique de Leny Marenbach suffirait à intéresser le spectateur. Grande, brune aux yeux clairs, son talent et sa distinction méritaient mieux que ce rôle de complice. D'ailleurs Peter a gagné les cinq millions, son cousin a trouvé une femme. De quoi nous plaignons-nous ?

G. G.

LA NEIGE SUR LES PAS.

André Berthomieu, qui est un réalisateur habile, s'est trouvé devant une tâche difficile. Il lui fallait tourner *La neige sur les pas* de Henry Bordeaux, à une époque où les personnages de Marc et Thérèse Romenay ont sensiblement vieilli et où les difficultés techniques entravent la réalisation de films d'envergure. Je dois dire que Berthomieu s'est tiré d'affaire mieux que l'on ne le supposait. *La neige sur les pas* n'est pas un très grand film, certes, mais c'est une œuvre honnête, correcte, jouissant de nombreux éléments favorables et que tout le monde peut voir sans déplaisir. Chose à souligner particulièrement, le film bénéficie d'une technique impeccable rarement vue dans les dernières productions. On voit tout et on

entend tout, ce qui devrait être évidemment normal, mais qui ne l'est pas toujours, hélas. Au début du film, les contre-types sont utilisés avec ingéniosité. Il y a aussi de très beaux décors, mais on regrette un peu que le metteur en scène n'ait pas eu la possibilité d'utiliser davantage les extérieurs montagnaux.

Pour incarner les personnages du roman de Henry Bordeaux, on a fait appel à des artistes connus qui n'ont pas tous justifié le choix du réalisateur. Pierre Blanchar, en Marc Romenay n'a jamais été aussi mauvais dans toute sa carrière. Il est énervant, crispant et pour tout dire littéralement insupportable. A ses côtés, Michèle Alfa est insignifiante et n'a que quelques scènes réussies. Mais on la comprend d'avoir préféré le calme Georges Lannes à Blanchar. Malheureusement le scénario veut que le personnage joué par Lannes disparaisse presque au début du film. On le regrette vivement, car Georges Lannes est remarquable. De même Line Noro est très bien dans le rôle de la gouvernante ; certaines de ses scènes sont imprégnées de véritable humour. Marcelle Praise est une mère compréhensive et altière. Josseline Gael est correcte dans un rôle sans grand intérêt. Jean Toulout, en paternel et affectueux Père Prieur est excellent. Gaston Jacquet, un autre « revenant » est un séducteur de grande allure. Pauline Carton fait de la figuration intelligente, au même titre que Gaston Séverin, Jean Heuzé, Pierre Asso ou Robert Dalban. Ce dernier montre qu'il pourrait faire beaucoup mieux si on lui faisait confiance. La petite Roberte Arnaud est loin d'être une révélation.

Ajoutons que la musique d'accompagnement de Georges Dervaux est pleine d'ingéniosité. Elle souligne admirablement les différentes phases du drame. Je crois que c'est encore la serveuse de mon restaurant qui a résumé de la façon la plus heureuse son opinion sur *La neige sur les pas*. Elle prétend que le film serait magnifique s'il était joué par Gaby Morlay et Victor Francen. Cela dit bien ce que cela veut dire.

Ch. F.

Pauline Carton et Georges Lannes dans *La neige sur les pas*



ROBERT RISKIN

l'inséparable de

FRANK CAPRA

(Suite de la page 7)

Une quinzaine de messieurs importants, au portefeuille universellement respecté, tournent leurs regards scandalisés vers le minuscule et dérisoire interrupteur : Riskin ne s'interrompt pas pour si peu :

« Tout cela sent le moisi. Un débardeur écrirait mieux. Un aveugle mettrait mieux en scène. Quant à ces fameux acteurs comiques, ils sont bêtes à faire pleurer. Je n'ai jamais rien vu de si soporifique... »

Le patron de Bob pratiquait la tolérance. Il se contenta de lui faire un petit speech dans le ton moralité :

« Bob, mon vieux, vous n'êtes qu'un enfant. Vous ne devez pas être si entier dans vos opinions. Ces messieurs que voici sont tous beaucoup plus âgés que vous... »

Mais Bob n'en démordait pas :

« D'accord, mais ces petites âneries sentent le moisi... »

L'Amérique est un pays où l'on aime le courage dans les opinions. Et c'est un travers qui, là-bas, n'entraîne pas automatiquement le malheur de ceux qui en sont atteints. Les Productions Lasky, non seulement se rangèrent à l'avis de l'intransigent néophyte, mais les courts métrages furent remis en chantier, avec cette fois, l'active collaboration de Riskin qui devenait, à moins de vingt ans, directeur de production d'une série de « deux bobines » comiques interprétées par Victor Moore et sa femme Emma Littlefield.

C'est de cette époque que date la mince et altière moustache qui accuse son type de bandit d'honneur mexicain. Il se trouvait en effet l'air un peu jeunet pour « directeur de production ». Malheureusement la moustache tant désirée pour se vieillir mit de longues années avant d'être autre chose qu'une sorte de duvet clairsemé. Et Riskin longtemps dut recourir au mascara pour se fabriquer la grave physionomie en rapport avec ses lourdes responsabilités.

En deux ans, Riskin écrivit et produisit 104 comédies. Puis vint la guerre, puis l'Armistice.

Et seulement alors il se sentit mûr pour les grandes destinées.

Le grand théâtre l'attirait, mais le grand cinéma ne lui déplaisait pas.

L'un et l'autre l'ignorèrent minutieusement. Tout ce qu'il réussit à obtenir c'est un fauteuil au *Green Room Club* ; c'est là qu'il lia connaissance et amitié avec Lee Tracy et Frank Mc Hugh.

Mais c'était toujours la vache enragée, la terrible misère dorée. Et pourtant ce n'est pas faute d'une excellente formation commerciale, celle-là même qui lui fera trouver pour ses courts métrages de publicité le slogan suivant :

« Les jolies sont pour l'homme qui a les plus beaux muscles. »

Et cela pouvait servir à glorifier aussi bien les bienfaits d'une méthode de gymnastique que les plus récentes pilules reconstituantes.

Mais ici il convient de souligner un trait essentiel du caractère de Riskin : une honnêteté à toute épreuve. En l'occurrence cette honnêteté se traduit par le fait qu'il se mit à fréquenter assidûment une salle de culture physique, à seule fin de développer ses propres biceps et de ne pas contredire une vérité qu'il se donnait tant de mal à inculquer aux foules.



James Stewart et Jean Arthur dans *Vous ne l'emporterez pas avec vous*.

Probité, « estomac » insensés sont les qualités maîtresses de Riskin. Tout Hollywood se souvient encore de la façon dont Riskin, qui n'avait ce jour là pas un sou en poche, réussit à obtenir, par un étonnant dialogue qui tenait plus du poker que d'autre chose, 50.000 dollars d'un scénario pour lequel on lui en offrait primitivement 1.500.

Ce premier scénario s'intitulait *Illicite*. Barbara Stanwyck l'interprétait.

C'est encore elle, avec Gary Cooper, la vedette de *Meet John Doe*, le dernier en date et celui sur lequel Capra et Riskin lui-même fondent le plus d'espoir.

(La fin au prochain numéro)

Elle était marquée par un destin sinistre

(Suite de la page 4)

longtemps, papa et maman furent invités à une fête de bienfaisance superspéciale à laquelle le ban et l'arrière ban du Tout Hollywood étaient présents. On s'aperçut qu'ils n'y étaient venus qu'avec une certaine réticence. Les augures californiens s'assemblèrent pour consulter les étoiles et prédirent qu'un autre « Gable » serait bientôt ajouté à la maison. C'était un aimable jeu de mots car « Gable » signifie pignon en anglais. Et voici que le destin inexorable est intervenu. Nous n'en savons pas plus.

Comme dans le fondu final d'un film tragique, pendant que Clark Gable attendait vainement sur un aérodrome, l'élégante silhouette d'une grande et belle artiste s'est effacée derrière les hautes flammes d'un atroce holocauste.

Georges H. GALLET.



Paris-soir vient de publier l'information suivante :

Paul Meurisse qui fut le partenaire d'Edith Piaf dans *L'Indifférent*, de Jean Cocteau, va débiter à l'écran, il sera la vedette de *L'Indésirable*, un film mis en scène par son auteur, André Cayotte.

Dans *L'Indifférent*, un rôle muet avait été attribué à Paul Meurisse qui, au contraire, parlera beaucoup dans *L'Indésirable*.

Passons sur le Cayotte qui devrait être catholique, mais en ce qui concerne les débuts de Paul Meurisse, Paris-Soir retarde au moins de 6 mois. Paul Meurisse a en effet été une des vedettes principales de deux films tournés ces derniers mois : *Ne bougez plus !* et *Montmartre-sur-Seine*. Comme on le voit, Paris-Soir fait des découvertes tardives...

NOTRE COUVERTURE

Pathétique petit visage s'élevait au-dessus des autres, parmi tant de nouveaux venus au cinéma, Madeleine Sologne, — qui compte déjà à son actif bon nombre de films et, ce qui est plus rare, de bons films — vient éclairer l'histoire un peu grave des *Hommes sans peur*. Avec Janine Darcey elle entoure Jean Murat et Claude Dauphin dans l'évocation prenante qu'Yvan Noé a faite des premières expériences scientifiques autour de la découverte de Roentgen, des premiers drames causés par le rayon X, mal connu encore et imprudemment mané. Ce film que le Pathé et le Rex de Marseille sortent simultanément à partir du 29 janvier, marque un renouvellement du sujet annonceur souhaitons le d'un renouvellement de la qualité.

SUPE AUX CANARDS

NOUVELLES DE PARTOUT

— Jean Chevrier a signé son engagement pour la Comédie-Française. Le nouveau pensionnaire de la Maison de Molière Jouera les grands premiers rôles.

— Gisèle Préville va jouer successivement *Le Valet Maître* et *L'Amant de Bornéo* au Théâtre de Monte-Carlo.

— Marie Déa a été engagée par le producteur André Paulavé pour être la vedette féminine du prochain film de Marcel Carné.

— Le metteur en scène allemand Erich Waschneck tourne *La Nuit sans Aube* à Saint Jean de Luz. Il est accompagné par les vedettes

du film Hans Söhnker et Anna Damman.

— Roger Gaillard a fait sa rentrée à Paris dans un récita poétique.



— Léon Mathot a commencé la réalisation du *Chemin du Cœur* avec René Dary, Roland Toutain, Paul Azais, Catherine Fonteney et Guillaume de Sax.

— M. Jean Coupan qui était délégué du Comité d'Organisation de l'Industrie Cinématographique en Afrique du Nord, vient d'être nommé adjoint d'Henry Clère pour les questions se rapportant aux actualités.

— Plusieurs metteurs en scène réalisent actuellement des films documentaires en zone occupée, entre autres Marcel Ichac, Lucien Rigaux, Serge Griboff, Robert Le Febvre, Jean Tedesco, Pierre Maudru, Maurice Théry, Albert

Puisque vous voulez continuer à lire cette revue chaque semaine.

Faites-vous inscrire chez votre marchand de journaux habituel.

Ou faites mieux encore :
ABONNEZ-VOUS !
(Conditions en page 2)

HOLLYWOOD, HOLLYWOOD !



— Pour la scène d'amour sur le banc idéal ?

— Vous en avez pour un moment, il y a Jeannette Mc Donald et Nelson Eddy avant vous !

Georges GOIFFON et WARET

51, Rue Grignan, MARSEILLE — Tél. D. 27-28 et 38-26
SPÉCIALISÉS DANS LES CESSIONS DE CINEMAS



Guyot, Constantin Brive, René Ginet, Jean Vallée, Louis Cuny, Marco de Gastyno etc...

— Fernandel va tourner un film à Paris. Le titre en est *Simplet*. Les uns affirment que Fernandel en assurera lui-même la réalisation, d'autres prétendent que le metteur en scène en sera Carlo Rim.

— J. K. Raymond-Millet est parti pour Nice et la Corse pour y tourner un film documentaire sur la pêche en Méditerranée, scénario qu'il avait abandonné, mais qu'il vient de reprendre.

— La Maison du Bon Dieu ne se fera pas, on vient de refuser le visa au scénario.

CHIRURGIEN-DENTISTE

2, rue de la Darse
Prix modérés
réparations en 3 heures
Travaux Or, Acler, Vuicanite
Assurances Sociales

ARTISTES I

REALISATEURS I

TECHNICIENS I

Faites nous connaître votre résidence. Informez-nous de vos changements d'adresse. Peut-être une lettre urgente vous attend-elle en nos bureaux. Notre discrétion est assurée : Nous ne donnons jamais d'adresse sans autorisation formelle de l'intéressé.

LES ASSURANCES FRANÇAISES

Assurances de toute nature
DIRECTEUR PARTICULIER
Maurice BATAILLARD
81, rue Paradis, 81 - Marseille
Tél. D. 50-93

— La Continental-Films va porter à l'écran un nouveau roman de Stanislas-André Steeman *L'Assassin habite au 21* avec Pierre Fresnay et Suzy Delair, adaptation de Georges Clouzot.

Le plus importante Organisation Typographique du Sud-Est

MISTRAL
Imprimeur à CAVAILLON
Téléphone 20.

TROIS NOUVELLES SÉRIES DE PHOTOS D'ARTISTES

III

ARDISSON.
Jean GABIN.
Henry GUIROL
Katta LOVA.
Simone MAREUIL.
Georges MILTON.
Georges PECLET.
Marcelle PRAINCE.
Micheline PRESLES.
Jacques TARRIDE.

IV

CHUKRY-BEY.
Philippe HERSENT.
Gérard LANDRY.
Milly MATHIS.
Jean MURAT.
Gisèle PREVILE.
Lysiane REY.
Valentine TESSIER.
Charles VANEL.
Robert VIDALIN.

V

BACH.
Pierre BRASSEUR.
Pierrette CAILLOL.
Pauline CARTON.
Marion MALVILLE.
Germaine MONTERO.
Gaby MORLAY.
Charles MOULIN.
Simone PARIS.
Mireille PONSARD.

Toutes ces photographies, format carte postale internationale, signées par le photographe des vedettes, Erpé à Nice sont récentes et inédites.

Elles ne peuvent être vendues séparément, et sont en vente à nos bureaux au prix de 25 francs la série. Pour les envois par poste, joindre 3 francs pour frais de port, de recommandation et d'emballage. Les règlements devront se faire par virement à notre C.C. Postal, A. de Masini 466-62 Marseille, il ne sera tenu aucun compte des demandes d'envoi contre remboursement, ni des règlements en timbres-poste.

NOUVELLES DE SUISSE

UN NOUVEAU FILM SUISSE

La réalisation d'un film comique n'est pas une entreprise de tout repos car le danger de donner dans les deux extrêmes : le film gentiment stupide et le film grossier, n'est pas toujours facile à éviter. Hermann Haller qui vient de terminer le nouveau film suisse *De Hotel Portier* a donc pleinement rempli sa tâche en faisant un film qui nous amuse 90 minutes durant sans jamais nous choquer par sa bêtise et sa grossièreté, même si par ailleurs, il ne peut avoir aucune prétention artistique.

L'histoire que le film nous raconte est simple et même je ne la crois pas très neuve, mais elle est truffée d'idées originales et de « gags » qui ne dépareraient pas un film américain moyen.

Baumann, un hôtelier suisse ayant fait fortune en Amérique revient en Suisse où il vit de ses rentes parce qu'il a promis à sa femme qu'il cesserait de travailler, la cinquantaine venue. Il se repose et s'ennuie, son tempérament actif ne pouvant se résigner à cette retraite qu'il juge prématurée. Pour se

distraindre et aussi un peu pour réaliser un rêve vieux de 30 ans, il achète sans en dire mot à sa femme un hôtel qui est précisément celui où il a débuté étant jeune, comme portier. Les affaires vont très mal et à chaque fin de mois Baumann est obligé de combler le déficit en payant de sa poche. Voulant connaître la raison de cet échec financier qui menace de le ruiner lentement mais sûrement, il se fait engager comme portier par le directeur de son hôtel qui ne le connaît pas. De cette situation il résulte une foule d'amusants quiproquos, entre le faux portier, le directeur et un faux patron, le tout se succédant à toute vitesse jusqu'au happy-end qui verra tout le monde content, marié, riche et heureux.

Ce qui dans ce film me semble vraiment important pour la production cinématographique helvète, c'est la perfection absolue de

la partie technique. L'image, mais surtout le découpage et le son sont d'une qualité que l'on a malheureusement vainement cherché dans les films suisses jusqu'à la sortie de ce dernier.

La mise en scène de Hermann Haller est comme déjà dit plus que correcte et dénote un savoir-faire que l'on aimerait voir employé à des buts plus élevés.

L'interprétation est de choix puisqu'elle réunit quatre comiques très populaires en Suisse : Freddy Scheim dans le rôle de l'hôtelier Baumann ; Hermann Gallinger, dans celui du directeur de l'hôtel ; Max Knapp et Willy Ackermann dans des rôles moins importants. Mathilde Ganegger, Rita Lietschi et Hellmann sont parfaits. Wallbürga Gmür a un rôle qui lui va comme un gant.

Ajoutons encore pour terminer que ce film remporte un très grand succès et les recettes marquent des chiffres records.

Serge LANG.



Raymonde O. à Alger. — Luis Trenker est Allemand. Il doit connaître le français, mais en ce moment il est peut-être difficile de lui écrire. Lillian Harvey ne tourne plus en France. Elle s'est embarquée pour l'Amérique. Oasis dans la Tourmente passera sur les écrans algériens. Qu'est-ce qui vous fait supposer que notre rédacteur en chef a mauvais caractère ? Jusqu'à nouvel ordre, ce privilège est réservé à notre directeur, et il y tient. Quant à votre dernière question, sur M. Ford elle est tellement délicate qu'il n'y pourra répondre que de vive voix, lors de votre prochain passage à Marseille !

Christiane A. à Toulon. — Danielle Darrieux est à Paris, Louis Jourdan se trouve dans un camp de jeunesse. Quant à Tyrone Power, il tourne toujours en Amérique.

Achille G. à Limoux. — René Dary est à Paris où il tourne sous la direction de Léon Mathot. Nous

publions une photo de Jean Gabin dans nos nouvelles séries ; pour Robert Lynen il faudra patienter.

Louis A., à Châteaurenard. — Paul Azais se trouve à Paris, on ne peut donc correspondre avec lui qu'au moyen de cartes interzone. Pour l'instant, il tourne dans le film de Léon Mathot *Le Chemin du Cœur*.

Mlle F. B. à Lyon. — Votre lettre a été transmise en son temps.

Marcelle L. à Aigues-Mortes. — Roger Duchesne se trouvant à Paris, on ne peut lui envoyer que des cartes interzone.

Christian M., à Toulon. — Malgré toute la bonne volonté que nous voudrions y mettre, votre désir ne peut être exaucé actuellement, car Louise Carletti se trouve en zone occupée.

René F., à Toulon. — Nous ne donnons pas d'adresses d'artistes, mais nous pouvons transmettre votre envoi à Tino Rossi.

Marie-Claude de L. — Lettre transmise.

Simone D. à Périgueux. — Les Studios Marcel Pagnol : 114, rue Jean-Mermoz à Marseille. La Victorine : Chemin des Augustins à Nice.

Huguette M., à Nice. — Nous avons consacré un article et une critique à *Romance de Paris*. Charles Trénet fait en ce moment un tour de chant à Marseille. Madeleine Robinson a repris son activité artistique à la Radio. Le 20 Février elle commencera à tourner le film d'André Berthoulet *Promesse à l'Inconnue*. Nous ne sommes pas au courant des projets matrimoniaux de Corinne Luchaire.

Christiane R. à Toulon. — Chaque fois que nous recevons des nouvelles d'artistes américains ou anglais, nous les publions. Vous n'avez qu'à suivre nos différentes

rubriques. Danielle Darrieux est à Paris. Pour Louis Jourdan affranchissez à 1 fr. 50. Consultez nos nouvelles séries de photos ; vous devez être satisfaite.

Léo T. à Valence. — Tous les numéros ont paru régulièrement. Nous les tenons à votre disposition contre 2 fr. 50 en timbres-poste.

MONACO-MONTE CARLO

Clima incomparable.
Tourisme, Arts, Sports

50 HOTELS et PENSIONS
Toute la gamme des Prix

Renseignements :

Office National du Tourisme et
de la Propagande, Monte-Carlo

Le Gérant : A. DE MABINI
Impr. MISTRAL - CAVAILLON

Pour bien connaître la France
PROCUREZ-VOUS LES
VISIONS de FRANCE
30 VOLUMES PARUS
chez votre libraire
ou chez l'éditeur
G.L. ARLAUD
3, Place Meissonnier, 3
LYON